

DE M...
Voilà, du moins, le côté positif du mariage.
tance. Si de la vous descendez à certaines sou-
manières de profession, qui donnent pour tout
le monde, et moyennant un certain, qui chaque
jour dérivent nombre de consultations, et son-
vent toujours le même pour toutes les maladies.
qui ont été acquies une telle habitude du son-
neil insupportable, qu'on le dit attaché à son
emploi, sans s'en apercevoir que son arrivée quel-
que part que la limite de l'existence.



LA FACTION DES ENNUYÉS.



La plus terrible, la plus cruelle, la plus dan-
gereuse, la plus violente des factions qui s'agi-
tent à la surface de la société parisienne!
Ne riez point; car il n'y a pas de quoi rire, je
vous assure.
Vous vous accommoderez avec toutes les fac-
tions politiques, si vous renoncez à l'ambition
de gouverner le pays, si vous vous condamnez
à ne pas discuter les droits, la force, les inten-
tions et le mérite des partis; si vous payez bien

vos contributions, quelque système qui les réclame. Comme vous ne serez gênant pour personne, personne ne vous attaquera; vous glisserez entre la république américaine, la république renouvelée de 1791, le napoléonisme, l'henriquinisme, l'opposition, la doctrine, la royauté des Tuileries, le programme de l'hôtel-de-ville; vous passerez au milieu de tout cela sans coudoyer une opinion, sans heurter une idée, parce que vous vous serez fait prudemment bien mince, bien petit, bien souple, bien adroit.

Vous vivrez en paix avec toutes les factions religieuses, si vous avez assez de bon sens pour vous abstenir de controverses sur des principes que les sectaires ne comprennent pas plus que vous, sur des symboles, des mythes qui valent la peine d'être examinés, mais qui ne valent pas assurément qu'on se tourmente un quart-d'heure, qu'on s'irrite, qu'on s'arrache un cheveu de la tête, ou une goutte de sang de la veine.

Si vous n'êtes pas trop entêté (et un homme sage ne doit point avoir d'entêtement pour une idée d'art); si, dis-je, vous n'êtes pas trop entêté de Racine ou de Goëthe, vous vivrez bien, ou au moins politiquement, avec toutes les factions de la littérature. Les classiques vous passeront votre tendance au romantisme, à condition que vous reconnaîtrez que la perfection se ren-

contre aussi quelquefois chez Corneille et Racine; les romantiques vous pardonneront *Britannicus*, les *Horaces* et *Phèdre*, à condition que vous leur concéderez la moitié de Shakspeare, et les très-belles parties de Hugo, de de Vigny et de Dumas.

Les partisans de Ingres ne transigent guère; les imitateurs de Delacroix ne font pas davantage l'abandon de leurs principes: mais enfin vous pourrez rester en paix avec ces deux factions extrêmes de la peinture, en faisant comprendre aux descendants du descendant de Raphaël, que, pour aimer la couleur, l'énergie, la chaleur, l'originalité, la vie passionnée dans les œuvres du pinceau, vous ne faites pas mépris du dessin; et vous leur donnerez pour preuve que vous admirez les belles improvisations que la plume libre d'Eugène Delacroix produit avec tant de bonheur, le soir, dans une causerie d'amis, sur le revers d'une lettre, sur le livre de marché de votre cuisinière, sur une carte de visite, sur un billet de garde; vous leur direz que vous aimez cela justement parce que vous aimez Michel-Ange, parce que vous aimez le beau style, la noblesse, le grand caractère du dessin de Raphaël. Les ingristes finiront par vous permettre la couleur et l'effet, si vous prenez la peine de leur démontrer que vous n'êtes pas aveugle aux

beautés des maîtres qui ont dessiné plus que coloré. De ce côté-là, je suis encore assez tranquille.

Je ne suis pas trop effrayé non plus du côté des philosophes, bien qu'à vrai dire ces amis de la sagesse soient des gens fort intraitables, chicaneurs à propos de rien et de tout, vous toisant leur homme du haut de leur grandeur, et le traitant avec un mépris très-peu civil. Mais, à la rigueur, il est des transactions possibles avec eux si l'on flatte leur chimère, si l'on ménage leur amour-propre, si, sans approuver complètement leur doctrine, on critique amèrement les doctrines opposées ou rivales.

Donc vous pourrez vous arranger avec les factions musicales;

Avec les factions médicales;

Avec les factions qui se disputent le domaine des sciences;

Avec les coteries philosophiques;

Avec les partis qui agitent les arts et la littérature, et disputent beaucoup, quand ils devraient, au lieu de cela, nous donner leurs chefs-d'œuvre;

Avec les sectes religieuses;

Avec les factions politiques;

Mais, avec la faction des *Ennuyés*, jamais!

Et pourquoi jamais avec celle-là, quand il y a

accommodement avec toutes les autres? Pourquoi? le voici.

L'Ennuyé est l'homme le plus tyrannique que je connaisse. Il ne trouve rien de bien; et si, par hasard, vous vous amusez de quelque chose, d'une pièce de théâtre, d'un livre, d'un tableau, d'un article de journal, il vient se mettre à côté de vous, s'offense de votre plaisir d'un moment, se fait une joie de le troubler, et dit en bâillant tout haut: « Dieu! que c'est mauvais! c'est stupide! c'est insupportable! » Et ne croyez pas qu'il s'en ira ensuite, ce qui paraîtrait tout simple, puisqu'il s'ennuie; non, il restera là, attaché à vous comme un insecte incommode, bâillant à vous faire bâiller, à se décrocher la mâchoire, et à vous causer un mal horrible à l'estomac; il restera pour siffler l'air qu'on chante, pour se moquer de la prose ou des vers que débite le comédien, pour faire de plates critiques du roman, de la peinture, ou des sentiments du journaliste; il restera jusqu'à ce qu'il vous ait forcé de lui quitter la place, parce que, où irait-il pour s'amuser davantage?

Heureux encore, et félicitez-vous-en, s'il vous poursuit seulement par ses larges hiatus ou ses interjections méprisantes lancées à demi-voix! car, s'il vous aborde avec sa discussion, vous êtes perdu. Son intolérance est inimaginable! Il faut

penser comme lui, c'est-à-dire n'avoir que cette seule pensée : Tout ce qui se fait, se dit, se montre, se vend, est mauvais et ennuyeux. Si vous lui contestez cette vérité, il s'emportera, et frappera par terre de son bâton.

Car il porte un bâton, l'Ennuyé, un gros bâton. Il a renoncé aux petites cannes, aux badines des *incroyables* ses devanciers et ses maîtres; il lui faut, pour supporter son corps nonchalant, un bâton fort et solide; comme au vieillard ou au libertin usé, il faut une béquille pour soutenir sa faiblesse.

Si vous vous fâchez, il se battra; parce que se battre, c'est quelque chose qu'on ne fait pas tous les jours, et qui réveille les sens blasés, les émoustille un peu, donne du ressort à l'esprit, au cœur, aux bras, pendant une heure ou deux. L'Ennuyé se bat donc volontiers; il aime le duel autant qu'il peut aimer quelque chose, comme il aime les révolutions, les violentes émeutes. Que le peuple s'assemble, qu'il y ait des chants, des cris de guerre et de sang, l'Ennuyé se mettra à sa fenêtre; le drame l'intéressera tout d'abord, et l'amusera. Il ira s'y mêler, non pour y jouer le rôle de séditieux qui veut de l'énergie, ou celui d'ami de l'ordre qui veut de la persévérance, mais pour s'y donner une émotion. Des blessés, des morts, la frayeur de la population, les bou-

tiques fermées, les discussions vives dans les cafés à propos des événements de la matinée, les bulletins, les réclamations, et surtout les déclamations le lendemain matin dans les journaux; tout cela lui convient à merveille. Mais qu'une seconde journée de trouble et de mouvement suive la première, que la fusillade se fasse entendre plus de vingt-quatre heures, oh! alors il rentrera dans son caractère; cela l'ennuiera; il ira criant partout :

« Pour dieu! que ces gens-là en finissent! c'est toujours la même chose! Que fait donc la police? pourquoi souffre-t-elle ces démonstrations si longues qui ennuient tout le monde? Un jour, c'était bon; mais deux! »

Que dira-t-il donc le troisième! Rien. Il haussera les épaules, restera étendu sur son canapé en fumant un cigare espagnol, laissera sa porte et sa croisée soigneusement fermées, pour entendre le moins possible ce qui se passe, pour ne recevoir personne qui puisse venir lui en parler.

Une des joies de l'Ennuyé, c'est le débit d'une mauvaise nouvelle. Aussitôt qu'il apprend quelque chose de fâcheux (et il est à la piste de ces exquises jouissances!), il va partout pour le redire. Vous le trouveriez à-la-fois dans tous les salons; il crevera le cheval de son tilbury, pour

arriver le premier, afin de raconter l'affaire dans le lieu où elle devra produire la plus vive, la plus cruelle impression. Ce n'est pas méchanceté, c'est besoin de se distraire, et voilà tout. Les pleurs que fera verser le fatal incident qu'il est venu annoncer ne lui plairont pas pour le chagrin qu'ils expriment, mais pour la sensation qu'ils lui procureront. Pénible ou agréable, peu lui importe, pourvu que ce soit une sensation!

Tout ce qui lui fait sentir qu'il existe est un bienfait pour lui. Il court après un accident qui lui donnera quelques heures de fièvre, quelques instants d'angoisse, qui doublera les pulsations de son cœur, qui agira avec violence sur son cerveau pendant une demi-journée, comme vous courriez, vous, pour vous en préserver. C'est là son courage spécial. Le premier qui ait essayé les montagnes russes, c'était un de ces Ennuyés dont je vous parle. J'en ai vu un tourmenter, supplier madame Blanchard de le recevoir dans la nacelle de son ballon, le jour même où cette pauvre femme tomba du ciel pour mourir au coin de la rue de Provence, sur la maison d'Hoffmann.

Quand il y a course de chevaux au Champ-de-Mars, l'Ennuyé y va; et ce n'est pas pour voir, parce qu'il n'a pas plus de goût pour ce genre de spectacle que pour un autre. Que tout se passe

convenablement, il sera désolé d'y être allé; mais qu'un cheval s'abatte, qu'il blesse le jockey qui le monte, que ce jockey ait une jambe cassée, qu'on le porte dans une des tentes réservées aux concurrents, qu'un chirurgien vienne à l'instant poser un premier appareil: c'est du mouvement, du désordre, de la douleur, des plaintes, quelque chose d'extraordinaire; c'est ce qu'il lui faut. Il se sera amusé, et peut-être que le soir, aux Bouffes ou à l'Opéra, il ne vous importunera point comme à l'ordinaire; il sourira en se rappelant le malheur du groom, et le racontera à tous ceux qui voudront l'entendre, et même à ceux qui ne s'en soucieront guère. Mais la chute du cheval, la blessure du cavalier, sont de ces chances dont le ciel est avare; il faut donc que l'Ennuyé se défraie autrement. Un de ses amis fait courir sans avoir de prétention au prix, mais seulement pour montrer sa jument, lui délier les jambes, et avoir son nom dans tous les journaux à l'article *Courses du Champ-de-Mars*; l'Ennuyé va à lui:

— Qui est-ce qui monte ta *Sylphide*?

— John Parquir, un des piqueurs de lord Seymour.

— Te promet-il de gagner la course?

— Non, certainement! il y a trois chevaux plus forts que ma bête; mais la *Sylphide* ne sera pas la dernière, et c'est tout ce que je veux.

— Et combien donnes-tu à John ?

— Trois louis, s'il est le quatrième; cinq, s'il se maintient entre le second et le troisième; dix, s'il gagne la course.

— Donne-lui deux louis pour ne pas courir; je monte ta jument, et je te promets de te faire honneur. Veux-tu? cela me fera bien plaisir!... je suis malade, et le médecin m'a recommandé de transpirer un peu... Tu hésites ?

— Non, fais comme tu voudras.

Voilà notre homme aux anges! John était déjà habillé, botté, paré, garni de plomb dans sa ceinture :

— John, déshabille-toi; c'est moi qui cours la *Sylphide*. Monsieur te donne deux louis, et moi un. Prête-moi ta veste et ta casquette.

Le jockey est dépouillé en un instant de son costume, et l'ennuyé s'en affuble. Bientôt, il est à cheval, appuyé sur ses courts étriers, le menton pris dans la gourmette de son bonnet de velours violet à visière de cuir noir, le haut du corps libre, dans une veste de soie aventurine, la taille serrée et fortement amincie par une ceinture de buffle à grande boucle de cuivre, semblable à celle qui porte l'innocente épée de Crispin. La *Sylphide* est impatiente de partir, mais non pas plus que son cavalier, qui déjà ne s'amuse plus de son travestissement, et de sa cama-

raderie ou de sa rivalité avec cinq valets. Cependant il prélude par quelques temps courts de galop devant les loges où sont cinquante personnes de sa connaissance qui se moquent de lui, et qu'il salue comme un enfant vaniteux, enchanté qu'on le voie jouer au soldat ou à la chapelle. Au bout de quelques instants, les concurrents sont mis en ligne dans l'hippodrome, et le signal du départ est donné. Au premier tour, l'ennuyé se soutient assez bien; la *Sylphide* est long-temps la troisième, son jockey lui donne un coup d'éperon fort à propos, en lui rendant la main, et d'un saut elle dépasse les deux premiers chevaux; c'est que pendant ces premières minutes, l'ennuyé s'est distrait; il a vécu, il a trouvé de la force corporelle et de l'activité d'esprit. Mais ces ressorts se détendent vite chez lui: au second tour tout est mort. La *Sylphide* va seule, la généreuse bête! elle entraîne son conducteur et n'est plus aidée par lui. Soutenue par l'écuyer, elle remporterait peut-être le prix, parce qu'une noble émulation l'enflamme; abandonnée, elle court, mais se décourage. Une seconde de cette démoralisation a tout perdu! Le jockey aventurine ne songe plus à sa course, il s'ennuie; aussi la *Sylphide* est dépassée par tous ses concurrents; elle reste seule, loin, bien loin en arrière, honteuse, fuyant pour se cacher, sif-

flée, honnie, conspuée. Quand elle arrive devant les loges, de grands éclats de rire accueillent le groom amateur qui paierait bien cher pour n'avoir pas ce vêtement aux couleurs éclatantes, que tout le monde montre du doigt en riant. Envié d'abord par les jockeys, il en est moqué à son retour; il faut qu'il supporte patiemment ces railleries! Il va essayer les reproches de son ami qui plaint la défaite de la *Sylphide*.

— Comment as-tu fait pour mollir ainsi au second tour? Étais-tu fatigué?

— Non.

— La jument ne voulait-elle plus courir?

— Je crois que si.

— Sais-tu que tu m'as fait perdre six mille francs!

— Que veux-tu? je m'ennuyais.

Il n'y a rien à répondre à cela.

Mais cet homme à qui il faut des commotions violentes, parce qu'il n'y a plus pour lui d'émotions, vous allez croire que c'est un corps usé par de longs plaisirs, une imagination blasée par l'abus des vives jouissances, un cœur décrépité, un vieillard enfin; point. L'Ennuyé a de seize à vingt-cinq ans; c'est une plante avortée, flétrie, dont un ver a rongé la racine. La fatuité a fait cette victime qu'elle est allé chercher au collège. C'était un mauvais écolier, et pour cacher sa nullité, il a

pris le rôle du mélancolique, du misanthrope, du difficile; il a quitté la classe avant l'âge, avant cet âge où nous, autrefois, travaillions avec constance, avec amour, pour entrer à l'École Polytechnique, à Saint-Germain, à Saint-Cyr, ou à l'école de la Marine, pour venir à Paris faire des études sérieuses en médecine ou en droit; il a quitté la classe, et sans avoir rien appris, il s'est fait le juge, le dénigreur de tout ce qui se produit, espèce de frêlon ou d'eunuque, plus insupportable encore que ces deux êtres dégradés auxquels je le compare. Le besoin de paraître capable l'a jeté dans un travers qu'on ne pardonnerait pas à un homme fait, et qui est intolérable dans un adolescent. Il a le dégoût de la vie où il entre à peine; il parle au moins une fois par jour de ses projets de suicide; il n'a aucune croyance, aucune conviction; tout lui paraît également vrai ou également faux; il ne comprend pas le dévouement à une cause; s'il nie ou doute, ce n'est point par sagesse, c'est parce que croire et discuter sont un travail, et que d'ailleurs le doute ou la négation absolue est de bon genre: on a bien plus d'importance, en effet, dans un salon quand on n'est pas de l'avis général, et que, pour contredire, on se renferme dans une fin de non-recevoir tirée de sa supériorité personnelle, ou dans cette fière argumentation: « Cela n'est pas, puis-

« que je le dis ; d'ailleurs, mauvais, archi-mauvais, ennuyeux à périr ! »

La vie de nos Ennuyés est incompréhensible pour moi. J'en sais vingt qui n'ont pas cinq sous vaillant, et qui mènent le train de millionnaires. Ils ont maîtresses, valets, voitures, chevaux de main, beaux habits, appartements de luxe, entrées à l'année à trois ou quatre théâtres : comment font-ils ? je ne sais. Encore si tout cela les amusait un peu, j'en serais ravi, parce que nous en serions débarrassés ! Hélas ! rien ne les amuse, malheureusement pour nous !... Ils s'éveillent à onze heures ; parcourent dans leur lit deux ou trois journaux qui les ennuient ; — je le leur pardonne ; — lisent les lettres de leurs maîtresses qui les font bâiller ; se lèvent à midi ; restent jusqu'à une heure dans les mains de leurs valets de chambre, ce qui les impatiente (les valets encore plus que les maîtres, je veux dire) ; puis ils vont déjeuner à un des grands cafés des boulevarts. — Que manger ? — Cette carte ne varie pas ! — C'est exécration ! — Nous finirons par vous quitter, ma chère madame^{***}, si vous n'avez chaque jour quelque chose de nouveau pour exciter notre estomac. — Votre tisane est bouillante, garçon ; vous savez bien que nous la voulons frappée. — On ne peut boire le champagne sans cette première préparation. — Dieu que c'est ennuyeux ! il n'y a pas

un endroit à Paris où l'on déjeune passablement ! — En vérité, la vie est une sottise chose ! heureux sont les morts ! — Si on digérait bien, au moins !... Je ne sais pas s'ils digèrent mal, mais ils finissent toujours par bien manger, tout en trouvant mauvais ce qu'ils mangent, et en répétant leur refrain d'ennui.

Ils ne quittent la table que vers trois heures ; alors le cigare entre en jeu. Ils vont fumant le long des boulevarts qu'ils empestent, et dont ils chassent les femmes. Fumer les ennuie comme le reste ; mais il faut fumer, c'est une des cent petites occupations des gens comme il faut, c'est-à-dire des gens qui n'ont rien à faire ; c'est un des nombreux besoins factices qu'on se fait quand on a dépravé son goût et son estomac. Pour le marin et le soldat, fumer est une distraction, un délassement que je comprends ; ils ont tant de peine, tant de fatigues, tant d'ennuis réels, ceux-là, que si la légère colonne de fumée qui s'échappe d'une pipe peut les leur faire oublier un instant, on aurait tort de les blâmer ; pour le paysan, c'est comme pour le soldat et le matelot. L'Allemand qui aime à se perdre dans ses vagues rêveries ; l'Italien, l'Espagnol, le Grec, le Turc, dont le cerveau élabore sans cesse quelque idée de sublime ou de folle poésie, fument toute la journée, et je le conçois ; cet excitant

leur convient, comme le café, le bétel, l'opium; mais nos Ennuyés qui ne font pas de poésie, qui ne pensent point, qui ont une vie purement matérielle!...

Après la promenade, une seconde toilette. Celle-là est plus longue que l'autre; il n'y a pas de femme coquette à qui il faille plus de cosmétiques, qui use plus de petites brosses, qui répande dans ses cheveux plus d'essences, plus d'odeurs, qui souffre plus impatiemment le dérangement d'un pli dans une pièce de son costume. Nos Ennuyés vont faire quelques visites! Voilà l'heure de leur tyrannie, l'heure où ils sont impitoyables! Malheur à qui va les recevoir! Ils s'emparent de Paris, comme autrefois, à la tombée de la nuit, s'en emparaient les chevaliers de la courte épée; ils ne feront grâce à personne.

Celui-ci ira s'asseoir dans l'atelier d'un peintre. Le peintre est très-pressé; l'époque du salon est prochaine; sa composition n'est pas tout-à-fait fixée encore, ou bien *il a le modèle*; le déranger d'un quart d'heure, c'est lui faire un grand tort; il a besoin d'être seul pour que, de la nature qu'il copie, rien ne lui échappe; le terrible Ennuyé ne s'en apercevra point. Il mettra sa chaise à côté du marche-pied de l'artiste, roulera du tabac dans un petit papier espagnol, allumera le *cigarrito*, et commencera une conversation

qu'il ne finira pas, et qu'il coupera par de longs bâillements. S'il pouvait s'endormir! mais non, le cruel veille pour déguster le peintre de la pensée de son ouvrage et du mérite de l'arrangement de ses figures, pour blâmer la forme, critiquer le drame, demander plus de fermeté dans l'effet, ou plus d'éclat dans la couleur; il veille pour reprendre tout ce qu'il faudrait louer, louer tout ce qu'on pourrait reprendre; et quand il s'en ira, afin de se faire pardonner ses observations, il ne manquera pas de dire:

— « Du reste, ne faites pas attention à ce que je vous ai dit là; je puis fort bien me tromper, parce que rien ne m'ennuie comme la peinture! »

Victor Hugo travaille, il improvise, il écrit une scène; il n'a pas fait fermer sa porte, il avait compté sans l'Ennuyé. Que ses amis aillent le voir dans la rue Jean Goujon qu'il habite tout seul, non loin de ce délicieux petit logis de François I^{er}, ruine qu'on a restaurée pour en faire une ruine, c'est tout simple, il les attend, la porte de son cabinet leur est toujours ouverte; mais peut-il prévoir qu'un Ennuyé se traînera comme une limace le long du boulevard et des Champs-Élysées pour venir se coller à lui pendant une heure! Le poète est donc pris; l'Ennuyé entre tout droit, repoussant le domestique, lorgnant et saluant à peine madame Hugo, qui le regarde